

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTREAL, SAMEDI 31 MAI 1884.

No. 24.

## Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 31 MAI 1884.

### SOMMAIRE.

Poésie : Sa fenêtre, par W. Chapman—Chronique, par Maud—S'il vous plaît, messieurs, par L. A. T.—Causerie par Touchatout—Un petit pénitent, par Zip—Evocation, par Hermance—Revue du pour et du contre, par Le Furet—La rose et l'épine, par Hop—Hygiène de la Famille, Hygiène des professions intellectuelles, par Un Vieux Médecin—Le tout Montréal—Le coin pour rire—Courrier des théâtres, par le Monsieur au Monocle—Modes du jour, par Pépia—Feuilleton : Le secret de Roch.

### SA FENÊTRE

L'autre soir, j'errais seul dans le jardin discret  
Où, pour ouïr des eaux la cantate enivrante,  
Pour humer les senteurs de la brise odorante.....  
Elle venait jadis pencher son front distrait.

Un doux bruissement sous le bosquet courait ;  
Maint oiseau chuchotait sous la feuille dormante,  
Et j'épiaï, croyant qu'une tête charmante  
Sur le bord du balcon bientôt apparaîtrait.

Soudain je m'aperçus qu'on ouvrait la fenêtre...  
A son port gracieux je crus la reconnaître...  
Mais, hélas ! ce n'était qu'un mirage moqueur...

Et j'attendis en vain au détour de l'allée...  
Car depuis bien longtemps l'enfant s'en est allée  
Emportant avec elle un lambeau de mon cœur.

W. CHAPMAN.

### CHRONIQUE

J'ai lu *Pourquoi l'on ne se marie pas*, de Roméo et le *Chapitre du mariage*, de Juliette. Qu'est-ce que tout cela prouve ? Rien, absolument rien. Depuis Adam et Ève on discute cette question du mariage sans que les plus forts et les plus savants aient pu y trouver autre chose que ce qui y est : la volonté divine.

Quant à nous, faible humanité, qui déformons avec notre science tout ce que nous touchons, nous avons fait du mariage, dans beaucoup de cas, une simple affaire de spéculation.

Pourquoi l'on ne se marie pas ? c'est bien simple. On ne se marie pas, parce que l'homme est égoïste ; parce qu'après avoir demandé à la société une femme supérieure, il n'est plus capable de la maintenir dans les sphères élevées où elle s'était placée.

Le jeune homme ne demande plus à la jeune fille d'être sa compagne, mais bien d'être son compagnon. Il faut que madame aille dans le monde, plus que de raison, qu'elle y brille, qu'elle éblouisse et qu'elle éclipe la femme du voisin. Une femme pareille, c'est un trésor !

On en parle à la ville, dans les journaux, on la reconnaît et on la salue dans la rue ; c'est une réclame vivante qui rapporte à son mari un peu de notoriété. Ça se paie le bruit et la gloire, et le jeune homme qui évalue ce que cela peut coûter, recule devant la note, alors que la jeune fille élevée dans des principes de luxe qu'elle ne veut pas abandonner, recule devant la cérémonie.

Elle n'est pas toujours heureuse, dans ses résultats, cette cérémonie. Soit ! J'en sais quelque chose ; je vous ai parlé d'Armand ! Mais l'exception confirme la règle et je suis de ceux ou de celles qui pensent que le mariage doit et peut être toujours heureux.

Ce qu'il faut tout d'abord pour arriver à ce but, c'est une abnégation complète de soi-même. Hors de là, pas de salut ! Il faut que l'homme ne vive que pour sa femme et la femme pour son mari. Qu'est-ce que la lune de miel—miel souvent falsifié de nos jours—sinon la mise en action du principe que j'énonce ? L'homme et la femme ne font plus qu'un ; ils disparaissent complètement pour faire place au jeune couple.

Monsieur n'a pas encore de volontés, et madame de fantaisies. Tout est rose et souriant, tout glisse sans frottement et sans choc, simplement parce que l'on s'étudie à plaire et qu'on y réussit.

A quoi bon toutes ces dissertations sur le mariage ! Le mariage est-ce qu'on le fait ? Si l'homme est coupable, bien souvent, d'égoïsme et de brutalité, la femme, par contre, n'est pas exempte de blâme ; elle est quelquefois coquette et insouciant. Et pourtant ce n'est pas si difficile qu'on le pense d'être heureux. Regardons autour de nous, ne voyons-nous pas, en définitive, plus de couples, je parle des vieux, heureux que malheureux ? Est-ce parce que l'âge et l'habitude sont venus diminuer et atténuer leurs incompatibilités, c'est possible, mais ce n'est pas toujours vrai. J'en ai connu, un de ces couples, que je citerai comme exemple, exemple facile à suivre et digne d'être suivi.

Ils s'étaient mariés parce qu'ils s'aimaient ; non pas de cet amour flamboyant qui surgit un beau jour du cerveau enflammé d'un jeune homme, mais d'un amour calme et durable. Ces amours basées sur l'affection, qui raisonnent mais ne calculent pas et qui n'examinent les charges qu'ils auront à supporter que pour en assumer la responsabilité et non pour les fuir, sont les plus heureuses et les plus durables.

Mariés, nos deux jeunes gens avaient pris la vie par le bon côté, ils avaient travaillé. Lui, sans fièvre, sans désir de donner à sa femme, pour un moment, un luxe qu'il savait ne pouvoir maintenir, mais régulièrement et avec l'intention bien arrêtée d'élever sa maison degré par degré. Elle, avait également compris sa tâche. Elle aidait son mari de toutes ses forces et surtout de tout son amour. Cet amour, elle ne le traduisait ni en soupirs, ni en poésie, ni en musique—choses qui ne sont pas à dédaigner de temps à autre—mais en attentions délicates, en bonnes causeries intimes, en conseils souvent, car la femme est fertile en conseils, et en bons. Ils vivaient bien, tranquillement, sans efforts, sans luttes, sans jours de grande

fortune, mais sans jours de misère. Les enfants vinrent, les parents s'absorbèrent dans leur progéniture, l'aimèrent, l'élevèrent, ne pensèrent plus qu'à elle. Pour les enfants on fit tout, on se priva de tout, on économisa sans avarice, on travailla, on veilla, on souffrit, mais on remplit pour eux le devoir tracé par la Providence. Puis après l'automne, l'hiver arriva et pourtant l'affection était aussi vive qu'aux premiers jours.

Ces mariages heureux sont plus nombreux qu'on ne le pense ; si on en parlait comme on parle des unions malheureuses on s'apercevrait vite qu'ils forment la grande majorité. Drôle de chose, plus on a à se plaindre de l'état conjugal, plus on en parle. Au lieu de cacher son mal on l'affiche, on l'envenime, on le rend incurable. La galerie est là qui applaudit, qui rit et qui se réjouit, c'est drôle un ménage qui se querelle. Le mal d'autrui vous fait prendre le vôtre en patience ou ajoute au bonheur que vous éprouvez. L'humanité est charmante !

\*.\*.\*

Des petits messieurs qui ne sont rien moins que charmants, ce sont ceux que je suis obligée de croiser, lorsque je vais au *Journal du Dimanche*, depuis que cette publication hospitalière, a échangé son troisième ciel contre une position plus terre à terre. Allez les voir et vous m'en direz des nouvelles. Ils sont visibles tous les jours, par tous les temps, vers cinq heures, au coin de la rue Notre-Dame et de la rue Saint-Gabriel. C'est là paraît-il, a ce coin fortuné, que se font et se défont les réputations de la bonne ville de Montréal. En un rien de temps, d'un coup de langue, sans réflexion, naturellement, l'on vous déshabille un homme, où l'on vous habille une femme de la bonne façon. C'est l'hôtel Rambouillet de Montréal ou plutôt son Cours-la-Reine. Tous ces paons qui se croient des aigles sont sans pitié, d'aucuns disent sans esprit. A ceci je n'ai rien à dire, mais ce dont je me plains c'est leur façon d'agir vis-à-vis des femmes. Ils sont là, ces messieurs, occupant toute la place, causant haut, saluant profondément et obséquieusement la femme de l'échevin, de l'homme riche et puissant et se rangeant humblement sur son passage. Par contre, ils sont insolents avec l'inconnue, ils émettent sur elle, sur sa beauté, sur sa toilette, à haute voix, des opinions qui font rougir les jeunes de honte et les vieilles d'indignation.

Que peuvent bien faire là ces messieurs, en rupture de politesse. J'ai vainement interrogé les voisins, j'ai même essayé de faire causer les pompiers de la station No. 2, j'ai parlé au patron de Touchatout, et j'ai sondé le préposé à la fontaine de Laviolette et Nelson, auquel ce temps sibérien donne des loisirs. Rien ! Je n'ai rien appris. Ce groupe serait-il une académie en formation, une poignée de conspirateurs, ou un noyau de nihilistes. Serait-ce plutôt une députation de jeunes gens des concessions voulant figurer dans notre fête nationale. C'est possible et c'est probable car ils ne semblent pas savoir que dans les villes, quand on est poli, on se range pour laisser passer une femme et qu'on ne la force pas à mettre les pieds dans

la boue, même et surtout quand elle est vieille. Serai-je comprise, j'en doute! Ce qui est ridicule est éternel.

Sans rancune, confrères!

MAUD.

P. S. — Touchatout, feriez-vous partie du groupe dont je parle? J'espère que non! Vous avez trop d'esprit pour cela. Je crois, d'autre part, que vous vous permettez de tourner autour de ma modeste personne. J'avais envie de vous répondre aujourd'hui, mais votre patron m'a dit: nous avons trop de matière, soyez brève. Ce sera pour un autre jour.

M.

### S'IL VOUS PLAÎT, MESSIEURS.

Nous entendons des gens se plaindre du mince progrès de notre littérature; l'émulation manque, nous avançons à pas de nains. Si Fréchette, Chauveau, Lemay avaient plus de rivaux, tonnerre! La concurrence est l'aiguillon du progrès. Et on bavarde sur ce ton.

Moi, j'arrive aujourd'hui, mon sac plein de poésie. J'ai trouvé des enfouissements de lyrisme, de véritables exhumations de Pompéi et d'Herculanum.

Je n'ai pu recueillir jusqu'ici que des pièces de courte haleine, des *rondeaux*, des *sonnets*, des *madrigaux*, mais qu'importe?

"Un sonnet sans défaut vaut seul un long poëme."

Au reste, j'indiquerai les sources où chacun pourra puiser à volonté.

J'appelle ce genre poésie. Ne nous chicanons pas sur les mots. Un mien ami, fort spirituel quoiqu'un peu fantaisiste, appelait cela poëtoration. Le mot est barbare, mais assez caractéristique. Il m'écrivait: "N'as-tu jamais fait la rencontre d'un de ces forcenés qui rimailent à perpétuité, vous turlupinent les oreilles et l'esprit en assommant même le bon sens, surtout le bon sens? Non, tu es heureux. Si, la Providence t'en tiendra compte; car parole d'honneur, c'est une sangsue qui s'attache au chrétien et lui suce la patience que Dieu lui octroya un jour. C'est un cauchemar, une calamité, une catastrophe, et, enfin, la seule plaie dont Moïse oublia de frapper l'Égypte."

Plus loin il ajoutait: "Moi, paria de la multitude, perdu dans la foule comme l'insecte sous l'herbe des champs, je suis frappé, assommé, annihilé tous les jours par les strophes longuement enchevêtrées d'un poëtereau. Le malheureux! Les yeux perdus dans le vague, une mèche de cheveux artistement frisée, il débite, il gesticule. Ecoute: il parle d'azur, de rayons ensoleillés, de verts rameaux, de gazons veloutés. C'est joli, mais ancien, il fait un froid de 30° audessus de zéro. (Mon ami m'écrivait en janvier). Les doigts me gèlent et le reste aussi. Et on voudrait que j'applaudisse à des strophes qui me glacent le cœur? Il me parle de verts rameaux, l'abruti ne s'est pas aperçu que les arbres sont secs et que les rameaux ne sont verts que lorsqu'ils entrent dans ses vers. Pelouses, chauds rayons! Mon poëtereau s'est envolé sur une rime par une chaude matinée de juillet, et l'échauffement de la poursuite, l'anxiété de la trouvaille le fait bredouiller et lui cache glaciers et frimas!"

Tel était son homme. Le portrait est assez fortement touché. Malgré l'exaspération, on ne peut s'empêcher de dire: à bas le Trissotin!

Ce poëtereau m'a fait songer à une multitude d'autres poëtereaux plus modestes en vérité, et que personne n'a encore mis au grand jour.

Qui sont-ils? Arrêtez, c'est tout un monde. Où sont-ils? Dans l'album autographe.

Ce nom va peut-être soulever des récriminations. Patience. Ne me condamnez pas sans m'entendre. Je respecte l'album autographe, j'en dirai le pourquoi plus loin. Ce que je ne respecte pas, ce sont les niaiseries qu'on y laisse quelquefois.

J'entre immédiatement dans le vif de la question.

"Mademoiselle, semblable au soleil qui....."

De même que la lune, mademoiselle..... et l'azur et.....

"Rien ne me plaît, rien ne me touche  
"Ni des roses la douce odeur,  
"Ni des prés la tendre couleur  
"Autant que....."

On sait le reste.

"Comme un agneau cherchant le serpelet qu'il

"Laisse un peu de sa laine aux buissons de la  
[broute  
[route,

"Sur le chemin des jours etc., etc.

Pas difficile, mon jeune homme, il se compare à un agneau. Il eût mieux fait, je crois, de se comparer à quelqu'un de la même race, mais qui porte cornes.

Ceci est plein de vague; une teinte demi-obscure; écrit avec deux soupirs, genre Alphonse de Lamartine:

"Mon âme est triste et pensive; aucun lien divin ne l'enchaîne; un cœur lancé dans le désert ne bat pas dans une plus grande solitude que le mien; et quoique le soleil soit radieux, jamais il ne m'apporte un cœur qui m'aime."

Est-il crétin un peu ce soleil? Il faudra le remplacer. Mais voici quelque chose de plus *épineux*:

"La vie est une rose,  
L'épine est toujours là,  
Si l'amitié l'arrose,  
L'épine tombera."

Bienheureuse amitié! Bienheureux arrosoir! Si j'en avais un pareil pour mes choux et mes navets. Avis aux chenilles.

Voilà. Et ce sont les plus soignés. Et ceux qui sont rendus en iroquois? Et ceux qui rendus en iroquois, sont par-dessus le marché d'une bêtise ébouriffante?

\*:\*

Pour conserver l'ensemble, ces insipidités révèlent presque toutes la forme poétique. C'est exaspérant. Si je n'aimais pas la poésie, la vraie, la sainte, je n'aurais besoin d'aucun argument pour la combattre. Je lui ferais voir les fléaux qu'elle engendre et je lui demanderais bien poliment de s'annihiler. Mais non, il n'en est pas ainsi, et ces exemples ne servent qu'à prouver une fois de plus l'abus qu'on peut faire de toute grande et belle chose. Et il n'en peut être autrement. Combien de ceux qui rédigent des sonnets et des madrigaux ne connaissent pas un traitre mot des règles. On prend la plume; deux secondes de réflexion pour la rime, et topez-la mon ami, nous assistons à un enfantement poétique. Ce n'est pas plus coûteux. Ça ne requiert pas plus de cérémonies, comme pour la pelle et la pioche.

Soyez plutôt maçons, mes amis.

Et si vous n'alliez pas les admirer? Ah! par exemple, on crie, on se fâche, on en fait une maladie.

La chose est plus sérieuse qu'on le croit. On peut s'en moquer, si c'est l'unique moyen de s'en défaire, et l'empêcher de devenir chronique. Car franchement ouvrir un album aujourd'hui —il y a d'heureuses exceptions, ai-je le besoin de le dire?—c'est se placer de plein gré devant

des meurtrières d'où jaillissent les sonnets et les madrigaux. C'est une seconde édition revue et emmiellée de ces *mollos* qui accompagnent les sucreries. Cette gangrène a pris des proportions incroyables. Qui croirait qu'elle s'est même nichée dans nos plus modestes campagnes. On la trouve partout. Comme les mauvaises herbes elle est surtout d'un effet désastreux. Elle neutralise beaucoup d'efforts généreux, et elle étouffe de bonnes semences. Je ne sais rien de plus en état de fausser le goût des jeunes filles et des jeunes gens. Rien comme ces mignardises pour gâter le cœur et même l'intelligence des jeunes.

Prêchons pour le naturel. Que ceux qui tiennent une plume s'emparent du sujet, et la besogne ira vite. Le mal disparaîtra. Il ne tiendra pas, il ne peut tenir devant le ridicule. Alors, malheur à ceux qui ne se corrigeront pas, qui voudront croupir dans leur niaise habitude et qui, la bouche en cœur, continueront à soupier:

"Des bouquets, des épithalames,  
"Des sonnets frais et diaprés,  
"Des madrigaux très bien poudrés  
"Vous en aurez de moi, mesdames,  
"Tout autant que vous en voudrez.....  
"Desirez-vous qu'on vous compare  
"Aux fleurs qu'Avril fait entr'ouvrir?"

Haro sur nos petits chansonniers des grâces. Haro sur cette engeance!

Les Trissotins vont être en baisse. Pas même la perspective d'être embrassés pour "l'amour du grec."

Nous aurons fait une œuvre patriotique. Nous aurons rendu service au bon goût et surtout à l'album autographe.

\*:\*

Qu'y a-t-il en vérité de plus coquet que le véritable album autographe? La disposition en est riche, agréable, souvent même artistique. En outre, quel réconfort que de recueillir, conserver un mot, une parole amie. Souvent les circonstances, la poursuite du pain quotidien—ce chassé-croisé fiévreux—séparent de vieux compagnons d'enfance, d'intimes amis ou amies de collège et de couvent. On s'éloigne, on s'agite, l'oubli vient presque. Ces mots écrits par une main amie réveillent tout un monde de souvenirs. On revoit souvent dans quelques lignes, toute une existence de bonheur et de paix; on voit, on se souvient, on aime. L'album est, en quelque sorte, la lampe qui veille dans le sanctuaire du cœur. Mettons-y de l'huile, de grâce n'y jetons pas d'eau: ne faisons pas crépiter la flamme, ne souillons pas le sanctuaire.

Pour atteindre ce but désiré, soyons circonspects. Au diable toutes les affectations, les mari-vaudages, les madrigaux, le vieil iris, la vieille tubéreuse, le vieux muse, toutes les vieilles senteurs des vieilles perruques anacréontiques.

Ecrivons-y une bonne parole, non de l'affectation, des mensonges, des niaiseries; écrivons-la en prose cette parole véritablement affectueuse. Pas de roucoulement, mais du viril, du bon français. Nous ne sommes pas, que je sache, des petits marquis de la Régence.

Voilà l'album autographe tel que je le comprends.

L'autre, je n'en veux pas.

L. A. T.

### CAUSERIE.

L'autre jour, suivant la foule, je suis allé passer tout un après-midi dans l'île Ste-Hélène. Il faisait un temps magnifique et le soleil, sans être de plomb, ne laissait pas de se faire sentir de toute sa force. Le bateau à vapeur qui fait

Le service de l'île regorgeait de passagers, tous joyeux, tous contents de fuir la poussière traditionnelle de la ville et d'aller respirer un peu de ce bon air du fleuve.

Quelle cohue à bord, quel fourmillement ! on laisse monter le monde pour remplir tous les vides ; cela finira par une catastrophe, j'en ai bien peur. Alors, il y aura des pleurs, des lamentations et des plaintes, mais il sera trop tard : la mort ne rendra pas ce qu'elle aura pris, et sa part, ce jour-là, sera belle. Quelle insouciance ! La vie semble n'acquiescer de la valeur que lorsqu'elle a été happée par la mort !

Mais personne ne songe à cela sur le bateau, tout ce monde est plein de jeunesse, les rires résonnent et les interpellations s'entre-croisent. Jeunes gens et jeunes filles préludent à un flirtage en règle par des coiffures fascinatrices, et les petites servantes qui ont obtenu trois heures de congé arpentent le pont avec des airs de grandes dames. Les irlandaises, celles de dix-huit ans, à carnation blanc de perle et corail, aux cheveux blonds nattés négligemment, tiennent tête, par leur audace du regard, aux gandins observateurs, et de dessous leurs longs cils s'échappent des éclairs qui ne sont pas des signes d'orage.

Le bâtiment accoste la grève. Toute cette foule débarque et se dirige vers le haut de la côte en long serpent bigarré. Le gazon vert se mouchette d'ombres qui préfèrent ce doux tapis aux scories du chemin. On monte, on se disperse ; chaque allée a ses occupants, chaque bel arbre son solitaire.

L'île, par elle-même, est de toute beauté, les ombrages du centre sont magnifiques ; mais comme la main de l'homme a été paresseuse. Des abords dénudés, des chemins non sablés et à peine débarrassés de leurs aspérités, pas de ces petites allées, pleines de ce clair-obscur, qui tentent le rêveur, pas de ces sinueux sentiers où il fait si bon de se promener deux et de se murmurer ces douces paroles qui prononcées à haute voix ne seraient que des bêtises ; des bancs d'une rusticité désespérante placés çà et là, en plein soleil et sans souci des points de vue. En vérité, l'île Ste-Hélène est une belle émeraude mal taillée.

L'entreprise particulière n'a pas mieux fait les choses, les amusements de bon goût brillent par leur absence. A part un cirque de chevaux de bois, des balançoires, une photographie artistique, le tout datant du temps d'Hérode, sauf la photographie, il n'y a rien, absolument rien. On tue le temps en flânant, en regardant sur la belle nappe d'eau qui brille, s'enfuir les yachts blancs comme des mouettes. Il n'y a pas une source pour se désaltérer, pas une cascade dont on puisse écouter le murmure. Le salon de rafraîchissements toléré par l'administration, n'est pas un modèle de confort ni d'élégance ; n'aurait-on pas dû établir, dans un endroit bien frais de l'île, une laiterie où le public aurait pu se procurer un verre de bon lait ? j'aime la couleur locale et le champêtre me tente.

Mais pourquoi se plaindre ? Les promeneurs sont contents. Les petites fillettes ont les joues toutes roses ; voyez-les se hisser sur les chevaux de bois, baisser modestement leurs robes sur leurs coquettes bottines noires et se laisser emporter dans le tourbillon, sur l'air de la Belle Hélène ou de la Grande Duchesse. Et ce sont des petits cris, des rires étouffés. Les badauds font cercle et ont l'air de s'amuser, mais nos nouvelles amazones ne pensent qu'à se tenir bien en selle et font fi de l'admiration de la galerie. Quand elles en ont eu pour leur argent, quand toute la cavalerie s'est arrêtée, il faut les

voir sauter lestement à terre, fendre le triple rang des spectateurs et disparaître dans l'allée, les yeux brillants et les mèches folles de leurs cheveux flottant au vent.

A part l'orgue de Barbarie qui appartient au petit manège et qui moud toute la journée des airs tout au plus bons pour des chevaux de bois, il n'y a pas de musique dans l'île. Pourquoi ? nous sommes tous des mélomanes et un bon orchestre qui nous jouerait de jolis morceaux serait fort apprécié. On pourrait, à la rigueur, si on ne trouve pas d'orchestre convenable, transporter sur ces belles pelouses la dixième partie des pianos qui gémissent en ville. Mais je ne sais pas si l'emplacement serait assez grand pour contenir une telle quantité d'instruments de torture.

Les gens qui aiment à faire la planche sur une eau bien claire ont à leur disposition un établissement de bains situé sur la pointe de l'île qui regarde Longueuil. Vu à distance, du haut de la côte, cet établissement n'a pas l'air d'une station balnéaire bien aristocratique, mais la clientèle n'y regarde pas de si près et les baigneurs sont nombreux. Il faut les voir piquer des têtes, disparaître puis reparaitre les cheveux collés sur le front, et jeter vers les spectateurs des regards de triomphe. Parfois, il y a des dames qui assistent à ce spectacle, il paraît que c'est intéressant !

Parmi les promeneurs, plusieurs traversent le fleuve pour venir manger sur l'herbe ; ils apportent leurs victuailles dans des paniers, c'est une procession de porteurs. Le mari, la maman et les six enfants marchent l'un derrière l'autre, à la file indienne ; chacun porte son fardeau. Quand la fatigue les prend, ils choisissent une place bien gazonnée et s'installent. Les bons morceaux sortent des paniers et sont vite dévorés, il n'y a rien qui donne appétit comme de trimballer ses propres vivres. Nos amateurs de repas champêtres sont heureux : ils mangent froid, boivent chaud et attrapent des courbatures qui leur rappellent cette belle journée ; mais ils ont dîné sur l'herbe, ce qui est pour eux, citadins, une suprême satisfaction.

Somme toute, ce qu'il y a de meilleur dans l'île, c'est l'air qu'on y respire, c'est déjà quelque chose. Et puis, on a une vue superbe de la ville ; d'un coup d'œil, on peut embrasser tout cet amphithéâtre de maisons blanches, grises et rouges, d'où par ci par là émerge du vert. A gauche, les hautes cheminées des usines jettent leur fumée noirâtre qui s'étend sur les toits comme un long voile. Devant nous, les quais sont bordés de masses sombres d'où s'élancent des forêts de mâts. On jette un coup d'œil sur tout cela et on reprend le bateau. Arrivé à la maison, bien poudreux, bien fatigué, on a la douce satisfaction de se dire, en s'asseyant dans son fauteuil : j'ai passé une bonne journée, je suis allé me reposer dans l'île !

TOUCHATOUT.

### UN PETIT PÉNITENT

Un petit garçon, à la figure intelligente, entre l'autre jour chez un de nos grands marchands de fruits et dépose sur le comptoir une boîte de raisins.

—Je n'ai pas besoin de ces raisins, mon garçon, dit le marchand, j'en ai autant que je puis en vendre pour le moment. Rempporte ta boîte.

—Mais, Monsieur, répondit l'enfant en baissant les yeux, elle vous appartient.

—Comment ?

—Oui. Hier soir, j'ai pris cette boîte de rai-

sins qui était à votre porte. Je savais que je volais, et maman m'a toujours défendu de prendre ce qui ne m'appartient pas, mais ça été plus fort que moi. Je venais d'entendre ma petite sœur qui est bien malade dire : oh ! si j'avais seulement une grappe de ces beaux raisins verts que j'ai vus en ville, comme j'en mangerais ! Il n'y avait pas d'argent chez nous ; maman qui est veuve, n'en gagnait plus, il lui fallait soigner ma sœur. Alors, quand j'ai vu ma mère prier dans un coin, les yeux pleins de grosses larmes, et que j'ai entendu ma sœur demander en se plaignant une grappe de raisins, je suis sorti bien vite. En passant devant votre porte, j'ai pris cette boîte et je me suis sauvé...

—Et pourquoi la rapportes-tu maintenant ?

—En rentrant à la maison j'ai trouvé ma petite sœur morte !

—Mon garçon, ta mauvaise action est réparée maintenant, reprends ces raisins, tu les donneras à ta maman ; porte-lui en même temps ces dix dollars, tu lui diras que c'est pour faire enterrer son petit ange.

ZIP.

### EVOCATION

" Ah ! que j'étais heureux ! Oh ! que j'étais candide ! "

S'il est des souvenirs capables de réchauffer le cœur des plus tristes vieillards, il est des spectacles qui mettent des larmes dans les yeux en ramenant l'esprit à ce jour béni de notre enfance, où nous avons senti le plus pur des bonheurs s'infiltrer dans nos âmes, ils y éveillent une ivresse aussi sainte, des jours aussi divins.

Jeudi dernier, j'assistais à la touchante cérémonie de la première communion, et j'écris sous le charme que m'a laissé une impression dont je voudrais garder toujours la douce influence.

L'église avait revêtu sa toilette de fête, un certain air de candeur, d'innocence, de contentement intérieur, rayonnait sur la figure des enfants : les bons parents pleuraient, et sous ces larmes qui tombaient toutes chaudes d'yeux qui s'étaient rougis déjà bien souvent, on devinait combien le souvenir de quelque chose d'à peu près semblable, resté gravé dans leur mémoire, devait avoir sa large part des émotions du moment. Qu'ils étaient heureux !

Je sentis une goutte d'eau couler lentement de ma paupière sur la main qui égrenait mon chapelet, un voile sembla se déchirer et je vis un monde de réflexions passer devant mon regard étonné. Ah ! tous les cœurs devaient battre de la même pensée qui arrêtait la prière sur mes lèvres !

Ma première communion, à moi, se présenta à mon esprit, et je partageai les sentiments de ces enfants qui s'en allaient en phalanges pressées goûter le pain des anges : leur joie même pénétra dans mon âme.

O jour heureux, comme tu émeus profondément le cœur ! Comme tu sais encore, après bien des années, raviver de saintes délices ! Qui n'a revu, jeudi, paré d'une grâce céleste, le moment béni où le cœur tremblant et rempli d'émotions divines, il s'est agenouillé pour recevoir Jésus qui l'attendait déjà ? Qui n'a tressailli à la pensée de cet instant suprême où un Dieu est descendu pour la première fois dans son âme ? Qui n'a songé sérieusement à sa première communion ?.....

Alors, inutile de rappeler les palpitations ardentes qui soulevèrent la poitrine oppressée, les sentiments divins qui réchauffèrent la piété tiédie, la prière qui s'est envolée plus fervente,

plus émue, réveillée par la mémoire d'un jour qui restera, malgré tous les événements quels qu'ils puissent être, le plus beau de notre vie. Ah! que de pensées sont venues, péle-mêle, troubler notre attention durant le Très Saint Sacrifice de la Messe! Que de retours nous avons faits sur nous-mêmes en creusant ce souvenir!.....

En devenant la demeure de Jésus-Christ,—un tabernacle vivant des richesses de l'Eglise, ne nous étions-nous pas constitués prisonniers de la vertu? N'avions-nous pas promis de garder toujours immaculé ce cœur,—maison de Dieu? N'avions-nous pas promis de l'orner toujours des plus belles fleurs? N'avions-nous pas juré de tenir ses portes solidement fermées à tout ce qui aurait pu nuire à sa pureté, à sa blancheur, à son innocence?

Comment avons-nous tenu nos promesses?  
Hélas!

A travers un monde où tout est piège pour nous, jeunes filles, que n'avons-nous pas eu à combattre? Le cœur, l'imagination! Combien d'embûches ne nous a-t-il pas été tendu? sur combien de bonheurs factices n'avons-nous pas dû fermer les yeux? de combien de joies trop brillantes n'avons-nous pas dû détourner la tête? à combien de périls n'avons-nous pas été exposées? combien de dangers n'avons-nous pas dû fuir?.....

Bienheureuses si nous avons pu nous sauver toujours avec cette robe blanche que nous avons revêtue à notre entrée dans la vie divine; bienheureuses si nous n'en avons laissé aucun lambeau suspendu aux ronces du sentier; bienheureuses si nous ne l'avons pas trainée dans la fange du chemin!

Fouillons un peu ces semaines, ces mois qui se sont écoulés depuis notre première communion, et voyons si nous avons su nous relever noblement des chûtes causées par l'écueil, malicieusement jeté dans le sentier de nos vertes années.

Ah! il nous en a coûté bien souvent! Bien souvent, nous avons hésité avant d'abandonner une chimère aimée que nous caressions; avant de retirer notre main tendue vers le bonheur qui semblait vouloir nous donner la sienne! Car c'était toujours après avoir gravi difficilement les degrés qui conduisent au sommet des fêtes, qu'il nous fallait songer à redescendre. C'était après avoir trempé nos lèvres à la coupe enchanteresse d'un plaisir invitant, qu'il nous fallait les retirer. C'était après avoir senti battre son cœur mystérieusement avec une bien douce ivresse, après avoir appris à bégayer un nom chéri, qu'il nous fallait renoncer à un sentiment, qui promettait pourtant nous ouvrir les portes d'un avenir tout rose, d'un paradis tout bleu.

Oui, souvent nous avons balancé entre la jouissance que nous allions saisir et la désillusion que nous aurait amenée un mouvement contraire,—et, peut-être même, avons-nous pleuré sur des sacrifices qui offraient une parcelle de bonheur pour ne donner qu'un monde de regrets!

Et, flottant ainsi dans une incertitude triste à dire, ballottées entre le désir et la crainte, nous allions peut-être cueillir la rose profane, nous allions laisser des parts de nos blancs vêtements à ses épines, lorsque soudain, une corde a vibré fortement en nos cœurs, un son puissant s'est fait entendre et nous sommes tombées à genoux! Nous nous sommes trouvées auprès d'un ministre de Dieu, d'un bon prêtre que nous avons appris à vénérer, à aimer. Sa voix paternelle s'est élevée, des paroles tendres sont descendues dans nos âmes, une main faite pour pardonner et bénir s'est tendue vers nous, nous

l'avons saisie avec empressement, nous nous y sommes cramponnées comme le naufragé à la planche de salut! La religion nous a ouvert ses trésors inépuisables, et nous avons renoncé à ces plaisirs de nos ans, ces ivresses de notre âge pour un sentiment pur dans un cœur sans remords.

Ah! c'est que nous avons promis de ne pas succomber. Nous avons faibli, souvent peut-être, mais triomphé toujours, plus fortes après la victoire qu'avant le combat.

Cependant tout n'est pas conquis. Jeunes encore, le destin nous tient là, au milieu des joies bruyantes du monde qui captivent, qui fascinent. Ah! si comme le papillon qui, voltigeant dans une salle de bal, brûle ses ailes aux lustres étincelants, si nos cœurs inconséquents vont s'enflammer aux terribles jouissances que le monde réserve pour ses victimes, s'ils vont s'écorcher à ses désillusions, sachons venir les retremper dans le souvenir bien conservé de notre première communion; sachons le retrouver toujours présent à notre esprit, témoin de nos promesses tenues ou accusateur de nos trahisons.

HERMANCE.

### REVUE DU POUR ET DU CONTRE

Le malheur de l'un fait souvent le bonheur de l'autre; nos banques de Montréal ont prouvé ces jours derniers qu'il y a du vrai dans ce vieux proverbe. Je me suis laissé conter qu'à la suite du *krach* qui a révolutionné Wall street, la banque de Montréal et deux ou trois autres grandes institutions financières de notre ville étaient venues au secours des victimes les plus intéressantes de cette catastrophe financière et avaient, grâce à leur louable dévouement, réalisé des bénéfices *rothschildiens*. On parle de profits de cinq mille piastres par jour, excusez du peu!

Dans le monde de la haute finance, les petits services n'entretiennent pas que l'amitié, nous en avons la preuve maintenant. Nos banques se font une bonne renommée tout en se dorant la ceinture, ce qui est une preuve convaincante de savante administration. J'en suis fier pour mon pays. Les millionnaires New-Yorkais de la veille mais décaqués du lendemain empruntant aux banques canadiennes pour solder leurs différences, c'est là un comble auquel personne n'aurait songé, excepté le bon La Fontaine s'il eût vécu de nos jours:

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde,  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

\*\*\*

Un cablegramme de Sydney, Nouvelle Galles du Sud, nous apprend qu'Edward Hanlan, le célèbre rameur canadien vient encore de remporter une victoire. Voilà un garçon qui va bien loin pour faire parler de lui, mais c'est son affaire. Dans tous les cas, notre canadien d'Ontario, qui gagne des courses et de l'argent par la force de son biceps et à la sueur de son front, jette un certain éclat sur Toronto, sa ville natale. On ne dit plus maintenant Toronto la Ville-Reine, mais bien Toronto la Ville d'Hanlan. Je propose humblement qu'on tâche de découvrir à Montréal un bonhomme quelconque ayant une grande force physique ou morale et un nom bien sonnante: on lui ferait une grosse réputation qui rejaillirait ensuite sur la ville. Il ne faut pas se laisser distancer comme cela par nos compatriotes d'origine anglo-saxonne et refuser de suivre le mouvement; les indiens de Caughnawaga, eux-mêmes, ont un homme qui a rendu fameux le nom de son

village: Jean-Baptiste; nous Montréalais, n'avons absolument rien pour faire parler de notre ville, excepté un maire à perpétuité.

\*\*\*

Ils vont bien les lords d'Angleterre. L'un d'eux, lord St-Léonard, vient d'être condamné par les tribunaux de son pays pour excès de galanterie. Durant le cours des débats, il a été révélé un détail assez curieux; ce lord à la Dubarry n'avait pour tout revenu qu'une somme de quarante louis. Au fait, il ne vivait peut-être que d'amour..... j'allais dire et d'eau fraîche, mais le porter est si bon marché, là-bas, qu'on peut remplacer l'eau par la bière, c'est autant de gagné!

Un autre lord,—et notez bien que ce sont des lords authentiques, plus authentiques que ceux que l'on nous expédie ici quelquefois—Lord Savernake, vient d'épouser une chanteuse de café-concert, Dolly Tester. Ce jeune homme, car il n'a que 21 ans, est un malin. Loin d'attendre comme les princes allemands qu'il ait soixante-quinze ans bien sonnés pour épouser une étoile lyrique, il s'est dit qu'il était préférable de commettre la bêtise à l'âge où le défaut d'expérience peut faire tout excuser, et quand on a encore toutes ses dents pour croquer la pomme. Les raisonnements terre à terre ne sont pas toujours les moins bien trouvés.

\*\*\*

Je reviens à nos banques et à leur savante administration. Samedi dernier, fête de la Reine, nous avons pu assister à un spectacle curieux: celui de banques ouvertes pour recevoir l'argent des clients, mais fermées pour les paiements! Vous deviez tant, on acceptait votre argent avec empressement, mais vous fallait-il une certaine somme, le payeur toujours gracieux vous fermait le guichet au nez en vous lançant ces mots magiques: fête légale!

Robert Macaire qui, lui aussi, se faisait remarquer par sa savante administration, avait imaginé quelque chose d'analogue. Sa banque ouvrait à 10 heures du matin pour les encaissements mais fermait dix minutes avant l'ouverture pour les remboursements. Il ne faudrait pourtant pas se prêter à ce jeu, mon avis est que ça ne payerait pas de jouer cette partie en Robert!

\*\*\*

La grande kermesse s'ouvre lundi le 2 juin. En avant le caisse! pas la grosse, mais celle qui doit contenir la recette. Les attractions sont nombreuses; il y aura une table de loterie; le conseil législatif, cette fois, n'a pas fermé les yeux, car il se trouvait en présence de trop jolies dames, mais a fait semblant de ne rien voir. La table des fleurs sera fort entourée et vous pourrez entendre la vendeuse vous dire d'une voix charmante:

Achetez, choisissez, je suis la marchande,  
Mes bouquets, si coquets,  
Rendent des arrêts!

Achetez, choisissez, que chacun commande:  
Le plaisir, les beaux jours  
Me suivent toujours!

Le magasin de tabac aura beaucoup d'ouvrage sur les bras. Les dames qui en ont la direction vont voir toutes leurs marchandises s'en aller en fumée, et ce ne sera pas un rêve.

Une dépêche nous apprend que les généraux Grant et Beauregard qui sont très amateurs de bons cigares doivent venir faire leurs achats au magasin de la Kermesse. Attention, mesdames, si les généraux s'en mêlent!

Inutile de vous annoncer que vous, messieurs, pourrez satisfaire votre appétit glouton pour

la modeste somme de cinquante cents et que vous serez servis par des petites bonnes .... je ne vous dis que ça ! Si vous avez soif, une main charmante vous tendra un verre plein d'une bonne limonade à la glace, et à cinq heures, Mlle de Rocheblave et ses amies vous inviteront — presque pour rien — à un five o'clock tea.

La section française ne comprend que trois noms alors que la section américaine en comprend douze. Pourquoi ?

\*:\*

L'amiral Lespès commandant des forces navales françaises dans les eaux chinoises, vient d'être décoré par l'empereur du Céleste Empire de l'ordre du Dragon Double. Cette décoration comporte avec elle le titre de mandarin. Je félicite sincèrement l'amiral Lespès de l'insigne honneur que la Chine vient de lui faire, mais je plains de tout mon cœur le hardi marin. Avant tout, dans un métier aussi périlleux, il faut être invulnérable ; c'est surtout grâce à cela que M. Lespès est devenu amiral. Maintenant le voilà mandarin, et dame, tout le monde le sait, ça se tue le mandarin !

LE FURET.

## LA ROSE ET L'ÉPINE

J'ai lu quelque part, je ne pourrais plus dire où, que sur les sommets des Alpes, les botanistes ont découvert un rosier sans épines

Voilà une nouvelle qui arrive à propos pour démentir un vieux cliché qui veut, quand même et toujours, mêler quelques contrariétés à tous nos plaisirs, même les plus innocents.

En faisant cette lecture, je me disais qu'après tout, la vie n'est ni aussi sombre, ni aussi triste que veulent bien le dire certains alarmistes qui ne savent pas ou ne peuvent pas en jouir. J'en étais là de mes réflexions, et je me disais que le bonheur sans amertume existe peut-être sur cette terre.

Il ne s'agit peut-être que de franchir certaines aspérités, d'atteindre un sommet quelconque, de ne pas s'attarder à cueillir en passant les fleurs faciles et banales du chemin.

Les joies mêlées de remords, les jouissances empoisonnées par le souvenir, les fleurs qui ensanglantent les doigts, tout ce long cortège de rixes et de larmes qu'on a résumé dans cet axiome qu'il n'y a pas de rose sans épine, ne serait-il, par hasard, que l'apanage du vulgaire ?

Pour échapper à cette ennuyeuse fatalité qui veut qu'une lie amère soit au fond de toutes les coupes, suffirait-il de s'élever un peu au-dessus des masses ?

Les joies sans mélange, les pures félicités seraient-elles la récompense de ceux qui, baricadant leur cœur contre les aiguillons du désir et les trompeuses invitations de la mollesse, ne travaillent qu'à épurer leur âme et à élever leurs aspirations ?

Il y a donc sur la terre des rosiers sans épines pour ces botanistes de la vie, qui, chacun dans leur sphère, aspirent à monter toujours, que le bâton ferré dont ils se servent dans ces ascensions, soit la croix du prêtre, la plume de l'écrivain, la parole de l'orateur, l'outil de l'artisan, la charrue du paysan !

Il faut avouer, qu'envisagée sous ce point de vue, la découverte ne laissait pas que d'être consolante.

Mais ne voila-t-il pas que le même savant annonce au monde, que ce merle blanc des rosiers, transplanté dans son jardin, émondé, arrosé, cultivé avec une tendre sollicitude, produit une fleur plus belle, répand un parfum plus péné-

trant, mais donne en même temps... des épines.

Eternelle désillusion ! combien de fois ta main brutale n'est-elle pas venue ainsi brusquement réveiller l'être trop confiant au milieu de ses rêves les plus chers ?

Quel est celui qui avec un peu d'expérience de la vie, n'a pas, dans sa jeunesse, ou même plus tard, découvert un rosier quelconque qu'il croyait sans épines ? Quel est le jeune homme ou la jeune femme qui n'a pas transformé en jardin, un coin de son cœur pour y cultiver avec une tendresse infinie, cette fleur sans pareille. Et un matin que ses senteurs étaient plus enivrantes, ses pétales plus vermeilles et plus fraîches, qui n'a pas fait la douloureuse découverte que des pointes acérées se cachaient sous les fleurs ?

Qui, d'entre vous, alors, lecteurs ou lectrices, le cœur endolori, les doigts sanglants, n'a pas laissé échapper une plainte que Musset, dans un moment de mélancolie, résumait ainsi :

Amour, fléau du monde, exécrable folie,  
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,  
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,  
Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,  
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,  
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame,  
Plutôt que comme un lâche, on me voie souffrir,  
Je t'en arracherais quand j'en devrais mourir.

HOP.

## L'HYGIÈNE DE LA FAMILLE

### HYGIÈNE DES PROFESSIONS INTELLECTUELLES

Les personnes livrées aux professions intellectuelles sont certainement celles qui ont le plus besoin d'observer les lois de l'hygiène. Aussi, croyons-nous utile de retracer les principes que vient de publier le docteur Salles de Mont-désert :

Il est des facultés de l'âme comme de celles du corps : l'organe de l'intelligence devient plus puissant par un exercice modéré et languit dans un trop long repos. Mais la fatigue l'épuise de même que l'inaction l'affaiblit.

L'excitation habituelle du cerveau donne à tout le système nerveux une prédominance remarquable. Les autres organes, privés d'exercice, diminuent de volume et d'énergie. La faiblesse du corps accompagne presque toujours le développement de l'intelligence.

Le tempérament nerveux tend à se caractériser.

La portion de puissance nerveuse qui appartient à la digestion, à la circulation, à la nutrition, dit Réveillé-Parise, se rapporte en grande partie à l'intelligence, à la méditation, et par conséquent au cerveau.

*Effets physiologiques des travaux intellectuels.* — Les médecins ont parfaitement observé les effets physiologiques du travail intellectuel. Dans les premiers moments de la méditation, l'esprit, encore sous l'influence des impressions précédentes, s'en dégage avec peine. On fixe difficilement son attention. Les idées sont confuses et les expressions embarrassées. Toutes les fonctions s'accomplissent d'ailleurs régulièrement : les extrémités sont chaudes, la circulation et la respiration dans leur état naturel.

Peu à peu la circulation s'accélère, l'estomac suspend ses fonctions, les extrémités se refroidissent, la tête devient chaude et brûlante, les yeux saillants et animés, les sens se ferment aux objets extérieurs, la faim et la soif ne se font plus sentir, toutes les actions organiques semblent

arrêtées. Alors les pensées naissent sans effort, les idées sont claires, les expressions riches et variées, les mots heureux se présentent sans difficulté.

Modérés, les travaux intellectuels développent toutes les facultés de l'homme. Trop prolongés, ils rendent triste, mélancolique, irritable et empêchent le sommeil ; les digestions se font mal, la face est pâle, les pommettes saillantes, les yeux caves, les membres deviennent grêles et desséchés.

*Maladies qui affectent le plus souvent les personnes livrées aux travaux intellectuels.* — Les personnes livrées trop exclusivement aux travaux de l'intelligence subissent les conséquences de l'excitation habituelle du cerveau, des veilles prolongées, de la vie sédentaire, des erreurs de régime, des digestions difficiles, du défaut d'air pur et renouvelé.

Le cerveau constamment surexcité, reçoit à chaque instant une quantité considérable de sang ; d'abord il s'en débarrasse, la circulation se faisant régulièrement ; mais il vient un moment où les vaisseaux, fréquemment dilatés, ont perdu leur contractilité. L'engorgement commence et devient la cause prochaine des maux de tête, des ramollissements cérébraux, des congestions, de l'apoplexie, des névroses.

Il est à remarquer que les études médicales prédisposent quelquefois à l'hypocondrie. Nous avons connu de jeunes élèves en médecine qui se croyaient atteints des maladies qu'ils étudiaient.

Dans les veilles prolongées, les yeux toujours fixés sur des caractères fins, à la lumière artificielle, se fatiguent et s'irritent. Les maladies dues à la vie sédentaire, aux erreurs de régime, au défaut d'air pur, sont : la perte de l'appétit, le trouble des fonctions digestives, de mauvaises digestions, des dyspepsies accompagnées de constipations, la goutte et la gravelle.

Par suite de la position assise, le sang tend à se porter dans les parties inférieures du corps, et prédispose aux hémorroïdes.

*Règles hygiéniques.* — Une distribution hygiénique des travaux de l'intelligence délasse par la variété des études, repose par un sommeil réparateur, laisse aux exercices musculaires un temps suffisant, règle l'alimentation et augmente les chances de longévité.

1o Le conseil le plus important est de suspendre souvent les études, de les varier et de ne pas faire de séance de plus de trois heures. " Si, comme tout porte à le croire," dit M. le docteur Rostan et comme Tissot lui-même en était persuadé, " chaque partie de l'encéphale est chargée d'une faculté différente, il ne sera pas sans avantage de varier le sujet de travail. L'une se reposera, tandis que l'autre entrera en fonction."

2o Le meilleur moyen de reposer l'intelligence est l'exercice actif, au grand air, dans la campagne. Si l'homme de cabinet ne peut sortir, ce n'est point aux jeux de cartes ou de dominos qu'il doit se distraire, mais avec la boule, le volant, le billard. La promenade, la chasse, l'équitation activent la digestion et empêchent la congestion du cerveau. Les professions intellectuelles réclament impérieusement le sommeil. Un artisan peut faire son travail en causant, en pensant à autre chose. Il n'en est pas de même de l'homme de lettres. Toujours poursuivis par ses idées, il n'a ni repos ni distraction. Son esprit, fatigué par l'étude, a besoin d'un sommeil calme et tranquille.

3o La sobriété est indispensable. Les organes digestifs sont toujours faibles ; leurs fonctions ne s'accomplissent pas régulièrement.

L'homme qui pense doit suivre un régime sévère, faire usage d'aliments d'une digestion

facile. Le vin de Bordeaux, pris modérément, relèvera les forces de l'estomac, et le café, pris en petite quantité, stimulera l'encéphale et toutes les fonctions.

Nous ne saurions trop recommander de ne se mettre à l'étude que lorsque la digestion est achevée. Le travail de l'estomac et celui du cerveau se nuisent réciproquement.

40 Respirer un air pur, se préserver du froid, sont deux règles de la plus haute importance pour celui qui travaille immobile. Que l'on choisisse un cabinet de travail bien aéré, dans lequel le soleil entre facilement. La température doit en être modérée; les cheminées conviennent mieux que les poêles et les calorifères.

Les professions intellectuelles n'usent point les forces et n'abrègent pas la vie de l'homme qui suit les règles de l'hygiène.

Elles développent toutes les facultés, rendent la volonté plus énergique et donnent des moyens de résistance aux causes de destruction. Mais c'est à la condition que le savant, emporté par son esprit, n'oubliera pas son corps.

"Il y a, dans toutes nos opérations, dit Bossuet, quelque chose de l'âme et quelque chose du corps."

N'oublions rien: fortifions notre intelligence par l'étude, et notre corps par un exercice de chaque jour.

#### UN VIEUX MÉDECIN.

P.S.—En ces temps de diphtérie, je crois devoir parler du nouveau mode de traitement du docteur Delthil. Le *Figaro*, de Paris, dit que ce docteur a essayé sur des diphthériques les vapeurs de goudron liquide et de térébenthine, et que ce traitement a réussi. Le Dr. Nichols, de New York, a tenté la même expérience sur un enfant de 9 ans qui pouvait à peine respirer et a obtenu plein succès. Dans une poêle en fer il a mis 2 cuillerées de goudron liquide et 2 cuillerées de térébenthine, puis a enflammé le mélange; une épaisse vapeur, qui était loin d'être déplaisante, s'est répandue dans la chambre, la respiration de l'enfant est redevenue naturelle et comme la fumée épaississait, le malade s'est endormi doucement.

U. V. M.

#### LE TOUT MONTRÉAL.

Comme nous l'avons déjà annoncé, la grande Kermesse s'ouvrira lundi prochain, le 2 juin.

Tous les jours, pendant que sera tenue cette kermesse, un repas sera servi de midi à deux heures de l'après-midi, pour la modique somme de 50 centins, et l'on trouvera sur la table les plats les mieux apprêtés, les mets les plus succulents et les fruits les plus nouveaux.

Tous les jours aussi, on servira le thé à cinq heures.

Nous donnons ici une liste des dames qui prendront part à cette grande fête de charité:

Présidente, Madame J. R. Thibaudeau.

#### SECTION CANADIENNE

Présidente: Mad. J. P. Rottot, vice-présidente: Mad. Levesque, Mesdames C. P. Hébert, John Leclair, Gustave Drolet, Henry Masson, L. A. Jetté, L. J. Forget, J. A. N. Provencher, Aldéric Ouimet, Joseph Leduc, Olivier Faucher; Mlles Laviolette, Delisle, Aubin, Villeneuve, Sicotte, Evans, Tassé, Vincent, McGarvey, Robitaille, Garneau, Maugeand.

#### SECTION ANGLAISE

Présidente: Mad. Wurtele, vice-présidente: Mad. Tyler; Mesdames H. R. Gray, Ed. Murphy, Wheeler, G. Labatt; Mlles O'Brien, A. Wurtele, B. Wheeler, Gray, Murphy, Sadlier.

#### SECTION FRANÇAISE

Présidente: Mad. Schwob, vice-présidente: Mad. de Gonzague; Mad. G. Lamothe.

#### SECTION AMÉRICAINE

Présidente: Mad. C. F. Sise, vice-présidente: Mad. Ed. Barnard; Mesdames H. Bengrand, McCarthy, O. Rolland; Mlles A. Sise, M. Barnard, M. Carroll, M. Macdonald, McCarthy, Yancey.

#### SECTION IRLANDAISE

Présidente: Mad. McShane, vice-présidente: Mad. R. J. Devins; Gypsies: Mlles Miron, J. Mount, Wall, Mullarky, Cusson; Ice Cream: Mlles Guérin H. Murphy, Kavanagh, V. Mount, Cusson.

#### TABLE DE LA LOTERIE

Présidente: Mad. Alex. Lacoste, vice-présidente: Mad. J. A. Laramée; Mlles Lacoste, Dansereau, A. Papineau, C. Gravel, E. Gravel, Hayward.

#### TABLE DES FLEURS

Présidente: Mad. C. A. Geoffrion, vice-présidente: Mad. Arthur Boyer; Mlles F. Perrault, Dorion, M. L. Dorion, Aumond.

#### MAGASIN DE TABAC

Présidente: Mad. Armand LaRocque, vice-présidente: Mad. W. Lareau; Mad. René Masson; Mlles F. Wurtele, Featherston.

#### TABLE DE RAFFRAICHISSEMENTS

Présidente: Mad. P. Guy, vice-présidente: Mad. D. McDonald; Mesdames G. Raymond, T. F. de Martigny, A. Trottier, Oswald, Nott; Mlles Delisle, G. Leslie, Rodier, N. Barnard, Tavernier, Trottier, Raymond, Whitley, Barbeau, A. Roy, Hubert, E. Hubert, McDonald, V. McDonald, McDonald, L. Gagnon, Amos, Whitehead, Henshaw, Gethings, May, Lepron.

#### LUNCH ET DINER

Présidente: Mad. J. Grenier, vice-présidente: Mad. C. S. Snowdon; Mesdames Briggs, Labonté, Monti, Désilets, Gélinas, Dumouchel, Martineau, T. de Lorimier; Mlles Bourassa, Robillard, Leduc, Comte, J. Lamothe, S. Malhiot, C. Baby, Briggs, de Lorimier, A. Berthelot, Ostel, Desbarats, Perreault, Hébert, Tourville, Leclère, Laframboise, Hart, O'Connor, Carsley.

#### THÉ A CINQ HEURES

Mlle de Rocheblave et ses amies.

Samedi dernier, a eu lieu au Cabinet de lecture une distribution d'habillements aux enfants pauvres qui devaient faire leur première communion. Près de quatre-vingts enfants, tant petites filles que petits garçons ont été habillés gratuitement pour cette cérémonie. Ce sont les *petites servantes* des pauvres dont Mademoiselle Cassant est présidente qui ont préparé ces habillements. Il y a quelques jours elles ont fait un semblable distribution à plus de cinquante enfants presque tous de la Paroisse Ste-Brigide.

Les *petites servantes des pauvres* ont pour directeur le Revd. M. Picard, prêtre de *St-Sulpice*, dont tout le monde connaît le zèle et le dévouement aux œuvres de charité.

Des amis de M. C. A. Vallée le sympathique caissier de la Banque Nationale se sont donné rendez-vous lundi soir à sa demeure pour le féliciter à l'occasion de ses noces de fer blanc et lui offrir de magnifiques présents. M. et Mad. Vallée, quoique pris par surprise, ont reçu les visiteurs avec leur hospitalité habituelle et les ont remerciés chaleureusement de leur aimable attention. Une soirée a été organisée et on ne s'est séparé qu'à quatre heures du matin. Nous avons remarqué parmi les personnes présentes: Hon P. J. O. Chavreau, Hon Juge Jetté, Mr. et Mad. Gé-

néreux, Mr. et Mad. Dr. Cormier, Mr. et Mad. Frécheton, Mr. et Mad. Hurtubise, Mr. et Mad. L. E. Morin jr., Mr. et Mad. L. W. Sicotte et Mlle Sicotte; Dr. Mount et ses demoiselles; Mr. et Mad. Eugène Simard, Mlle Laviolette, Mlle Bruneau, etc.

M. Barnett Directeur de la nouvelle salle *Crystal Palace Opera House* vient d'envoyer \$100 au Comité de la Kermesse.

L'association St. Jean-Baptiste, section du Sacré-Cœur, donnera le 9 courant à la salle de l'église du Sacré-Cœur une soirée de gala au bénéfice de cette section. MM. L. H. Fréchette, Alp. Christin, Ern. Tremblay ainsi que le Club Artistique Franco-Canadien ont promis leur concours. Le corps de musique *l'Harmonie* se fera entendre. Le Roi et sa Cour assisteront à cette soirée, et des sièges réservés seront tenus à la disposition des membres de la Presse.

#### LE COIN POUR RIRE.

Le comble de l'ironie pour le médecin dont le malade n'a plus que la peau et les os:

—Trouver très spirituelles les saillies de son client

\*\*\*

Quel est le comble de l'amour de l'art pour un musicien?

—C'est de se pendre avec une corde vocale.

\*\*\*

On parlait d'une personne qui s'occupe beaucoup de betteraves et dont la tenacité est égalée seulement par la simplicité d'esprit.

—Quoi d'étonnant? dit M\*\*\*, ce pauvre garçon est tellement entiché de son idée, qu'il en est devenu bête et rave!

\*\*\*

Un autre comble, le dernier!

Quel est le comble de la mesure?

—C'est, le 24 juin, de mettre le cheval de Saint-Louis sous un boisseau.

\*\*\*

A la cour:

Le juge.—Huissier, faites faire silence, quel bruit à tête fendre! voilà déjà dix causes que je juge sans pouvoir les entendre!

\*\*\*

Un garçon boucher écrivait ainsi à ses parents:

"Montréal, la grande Ville,

"Mes Chers Parents,

"Je vous écris pour m'informer de l'état de votre santé; tant qu'à la mienne, elle se porte assez bien. Mon patron est assez content de moi, il m'a déjà fait tuer deux ou trois fois et m'a promis que si je continuais à le contenter de même, il me fera écorcher à la Saint-Michel."

\*\*\*

Un jour tombe et se casse un mauvais violon;

On le rajuste, on le recolle

Et de mauvais il devient bon.

L'adversité souvent est une heureuse école.

\*\*\*

Deux fermiers parlaient de l'espoir

Que, pour la récolte prochaine,

Le vent chaud faisait concevoir.

"Si ce temps dure une semaine,

Dit l'un d'eux, voisin, sur ma foi,

Bientôt tout sortira de terre.

—Ah! que dites-vous là, compère?

Bon Dieu! songez donc que j'ai, moi,

Trois femmes dans le cimetière!

## COURRIER DES THÉÂTRES

La transformation d'un *skating rink* en salle d'opéra n'est pas chose facile, pourtant elle vient d'être faite en notre ville pour le *Crystal Skating Rink* qui est devenu maintenant une salle de théâtre sous le nom de *Crystal Palace Opera House*. Cette transformation est complète et de plus, ce qui ne gâte rien, fort réussie.

L'idée est nouvelle, et Montréal doit à l'esprit d'entreprise du directeur de la nouvelle scène, M. Rolland G. J. Barnett, de posséder, en été, un autre lieu de réunion pour les amusements de bon ton. Les représentations d'inauguration données samedi dernier ont prouvé que le besoin d'un tel théâtre où le public peut entendre de bons opéras-comiques pour des prix très modérés se faisait sentir depuis longtemps dans une ville qui grandit aussi rapidement que Montréal. *Iolanthe* de MM. Gilbert et Sullivan avait été choisie pour le spectacle d'ouverture et pour montrer la bonne composition et le talent de la troupe. Cette pièce, une des meilleures de ces auteurs, est vraiment charmante, le *libretto* en est vif et amusant et la musique toute pétillante. C'est une critique très adroite de la chambre des Lords d'Angleterre, comme *Pinafore*, et en même temps une variation heureuse des conventions de l'opéra italien. Les opéras-comiques dans lesquels la note du bouffe est forcée sont communs de nos jours, mais dans les ouvrages de Gilbert et Sullivan il y a quelque chose de différent, et des effets irrésistibles sont produits, comme dans le rôle de madame Agnès Booth, dans *Engaged* de Gilbert, par le sérieux imperturbable avec lequel sont dites les choses les plus comiques.

Le public a compris et savouré les paroles si pleines d'esprit de Gilbert et la douce et pénétrante musique de Sullivan et a montré par ses applaudissements répétés qu'il appréciait les efforts des acteurs. La troupe est réellement très bonne et M. Barnett peut se féliciter d'avoir pu s'attacher des artistes de mérite comme Miss Janet Edmondson et Signor Brocolini. Le rôle de *Phyllis*, joué par Miss Edmondson, a été très bien rendu et le *Strophon* de Signor Brocolini ne laisse rien à désirer. Cet acteur possède une voix magnifique et est bien connu des amateurs de notre ville. M. Seymour dans le rôle du *Lord Chancellor* a obtenu un grand succès et c'est grâce à ses efforts que la représentation a été irréprochable. Il a très bien chanté et avec tous ses effets la chanson du *Lord Chancellor* et les pouvoirs de sa voix ont pu être pleinement appréciés. Miss Evans (*Iolanthe*) et Madame Knowles (*Fairy Queen*) ont été excellentes sous tous les rapports. Le jeu et le chant de M. Alfred Willkie (*Lord Mount*) sont de bon goût et de grand style, cet artiste possède une belle voix de ténor dont il sait se servir.

L'espace nous manque pour donner plus de détails, mais nous espérons pouvoir rendre compte des autres succès remportés par ces excellents artistes quand les autres opéras promis seront donnés. La troupe entière a chanté *Rule Britannia* avec accompagnement d'orchestre et de chœur; MM. Willkie et Brocolini dans les solos ont récolté de nombreux bravos et mérité des rappels enthousiastes.

LE MONSIEUR AU MONOCLE.

## MODES DU JOUR

Monsieur le rédacteur en chef,

Il fait froid; parler printemps, rubans et chiffons par ce temps à fourrures serait un non sens. Je profite d'un bon petit rhume pour m'excuser moi-même de ne pas faire ma chronique.

Veillez agréer, etc.,

PÉPIA

## FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

## LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XI

ORGUEIL ET HUMILITÉ.

(Suite.)

—Vous, mon oncle, Roch, moi et...

—Et Diégo! dit l'abbé en souriant. Ah! je sais bien que tu voudrais le traiter royalement; mais il se contentera, mon enfant, je te l'assure, et si je ne mange pas, il n'en fera guère plus. Les amoureux vivent d'air et d'espoir. En tout cas, il n'aura pas à se plaindre de nous. Et maintenant à l'œuvre, mes enfants, ne perdons plus de temps; mets le couvert, Marie; Roch t'aidera.

A ce moment un bruit de pas résonna dans l'escalier de pierre, et par la porte ouverte l'abbé Juan vit entrer don Gasquard.

XII

LE DEVOIR.

Sur un signe du vieillard, Roch et Marie s'étaient retirés. Quant au prêtre lui-même, il était resté un moment interdit, le regard attaché sur l'alcade. Celui-ci n'avait pas prononcé une parole, mais sa physionomie sombre et hautaine laissait voir sans équivoque qu'il s'attendait à une nouvelle lutte et qui était prêt à l'affronter.

L'abbé Juan s'était rendu compte dès l'abord de cette disposition agressive du père de Diégo. Aussi aurait-il reculé devant l'explication qu'il avait provoquée lui-même, s'il en eût été encore temps. Il sentait en effet qu'après le premier échec infligé à ses tentatives de conciliation, l'homme entier et impérieux à qui il avait affaire ne reviendrait point sur une décision fermement arrêtée et catégoriquement exprimée.

Cependant la situation était telle qu'elle réclamait une solution immédiate. Il arrive souvent que l'imminence du péril donne un courage à ceux qui se trouvent face à face avec lui. Les plus timides, dans ces circonstances, cèdent à je ne sais quelle impulsion que de sang-froid ils n'eussent point subie. L'abbé Juan était dans ce cas. Il fallait vaincre ou succomber, et la victoire même ne pouvait être profitable qu'à la condition d'être remportée sur l'heure.

Or, cette victoire, comment l'obtiendrait-il? Braver ouvertement les préventions de Gasquard, il l'avait fait une première fois sans autre résultat que d'avoir empiré le mal, et il ne pouvait recommencer sous peine de rendre toute entente entre le père et le fils à jamais impossible. Recourir à l'insinuation, à des artifices de plaidoirie, son caractère sacré le lui défendait, et sa nature franche et incapable de ruse y eût d'ailleurs répugné.

Toutes ces réflexions traversaient en même temps son esprit, sans qu'il crût pouvoir se décider à choisir l'une ou l'autre de ces alternatives. Mentalement il invoqua le secours divin en qui il avait confiance absolue, et comme s'il eût eu tout à coup une inspiration:

—Gasquard, dit-il de sa voix la plus humble en tendant la main à l'alcade, vous ne voulez donc pas être l'ami du pauvre vieillard dont le

dévouement pour vous ne s'est jamais démenti? Gasquard n'avait pas répondu aux avances du prêtre.

—Soit, dit l'abbé plus ému que blessé de cet affront, mais je vous avertis que vous agissez mal en repoussant ma main. Je vous avais fait prier de venir me voir pour renouer notre amitié que je ne puis considérer comme irrévocablement rompue.

—Notre amitié? Savez-vous, monsieur l'abbé, si je puis être encore votre ami?

—Quel motif vous empêcherait, puisque je n'ai jamais cessé d'être le vôtre?

—Monsieur l'abbé, il ne vous sied pas de dissimuler. Vous m'avez caché un secret que tout le village a connu avant moi, quand mon nom et ma personne y étaient directement engagés. Vous avez par là, monsieur l'abbé, commis une faute grave.

Le prêtre eût un tressaillement. Il ne s'attendait pas à cet argument personnel, aussi brusque qu'outrageant.

—Commis une faute? répéta-t-il, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues pâles; vous savez bien que je ne mérite ni cette accusation, ni cette injure.

—Soyons francs, monsieur l'abbé. Mon fils est riche, il sera tôt ou tard mon héritier, puisque la loi le veut ainsi. Or, vous saviez tous ses torts envers moi et ma juste colère contre lui, et, malgré cela, vous n'avez pas hésité à le couvrir de votre protection, je dis de plus, vous l'avez fiancé à votre nièce, vous lui avez donné asile dans cette maison.

—La calomnie s'attaque volontiers aux ministres de Dieu. Mais ma conscience est au-dessus de la malice des hommes.

—Mon fils loge ici. Le nierez-vous?

—Vous vous trompez, Gasquard. Votre fils partage la cellule de mon sacristain dans l'église.

—Eh bien?

—Je n'ai fait que suivre vos ordres: votre fils est inscrit sur le billet de logement du sergent.

—Soit. Mais vous lui avez, devant tout le village, tendu les bras, quand je l'ai maudit et chassé de ma présence.

—J'ai fait mon devoir, rien de plus. Je vous l'ai déjà dit: serviteur de Dieu, je suis à la Chênaie pour accueillir les affligés et pour les consoler.

—Et si je prouvais qu'en le soutenant comme vous le faites vous n'avez qu'un but égoïste et criminel? Si, pour mettre un terme à vos manœuvres, je m'adressais à la justice?

—À la justice? dit le curé en pâlisant.

—Oui, à la justice. Je suis père, j'ai des droits sur mon fils.

—Malheur à vous, Gasquard, si vous persistiez dans ce dessein. Savez-vous pourquoi, j'ai attiré votre fils dans cette maison, quand vous l'avez banni de la vôtre? J'ai voulu lui donner ce que vous lui aviez enlevé: la paix du cœur. J'ai voulu lui inspirer ce que votre sévérité implacable ne lui eût jamais fait connaître: le repentir. J'ai voulu le conduire, le pousser dans vos bras.

—En effet, c'est bien là votre plan.

—Je ne mérite pas cette parole de mépris, Gasquard. Votre orgueil me fait un crime de mon dévouement. Je ne m'en étonne pas, mais je vous plains. Vous êtes de ces âmes égarées dont le prêtre a pitié et que Dieu lui commande de sauver. J'ai déjà ramené votre fils à de meilleurs sentiments. Je vous y ramènerai vous-même.

L'alcade eut un geste d'impatience:

—Monsieur le curé, dit-il avec raideur, avant de vous occuper de ce qui se passe chez vos voisins, vous feriez mieux d'ouvrir les yeux sur

des faits qui déshonorent votre propre toit. Votre nièce aime mon fils, vous le savez, et vous facilitez leurs entrevues. Est-ce la le rôle d'un prêtre ?

L'abbé Juan sentit le rouge lui monter au front.

—Don Gaspard, dit-il sévèrement, la mère de Marie était ma sœur, c'était une honnête femme, et sa fille ne saurait se montrer indigne d'elle. Vous le savez d'ailleurs vous-même, et tout le village en est témoin depuis nombre d'années. Diégo et Marie ont échangé leurs promesses d'amour devant moi, comme l'eussent fait n'importe quels fiancés. Pourquoi m'y serais-je opposé ? Pourquoi aurais-je condamné cet amour qui doit en définitive sauver votre fils de la perte ? N'avez-vous pas dit vous-même qu'il avait un pied sur la pente du vice ? Ses sentiments pour Marie le retiendront dans la voie du bien, j'en ai la conviction. L'enfant coupable n'est plus aujourd'hui que l'enfant prodigue attendant que son père le reconnaisse pour se jeter à ses pieds.

—Tout le monde n'est pas de cet avis.

—Il n'y a que ceux qui ne me connaissent point dont j'ai à craindre les soupçons injustes.

—Injustes ? Êtes-vous sûr qu'un magistrat vous approuve ?

—Ma conscience me dit que je n'ai rien à me reprocher, donc rien à craindre.

—Ce calme n'est au fond que l'expression de la suffisance et de l'égoïsme.

—Vos paroles blessantes ne m'irritent pas, don Gaspard ; elles m'attristent. Accuser un pauvre vieillard comme moi de vouloir troubler la paix de votre foyer, soupçonner un ministre de Dieu de donner la main à des actes coupables, suspecter un prêtre de se parjurer, quand toute sa vie témoigne de son attachement à sa foi, ce sont là des pensées qui ne peuvent venir qu'à un homme emporté, aveuglé par ses passions, contre lequel on ne se révolte point, mais dont on déplore l'aberration.

L'abbé Juan avait prononcé ces dernières paroles avec une douceur qui produisit l'effet de l'huile lentement versée sur le feu.

—Assez, s'écria don Gaspard hors de lui. Voulez-vous, oui ou non, cesser de vous occuper de mon fils ?

—Non. Votre fils est entré chez moi comme un malade chez le médecin. Il ne sortira d'ici que guéri.

—Et vous ne redoutez pas...

—Le pasteur ne redoute rien quand, sur l'ordre de Dieu, il va par la nuit obscure chercher la brebis égarée qu'il a charge de faire rentrer au bercail. Il sait que Dieu est avec lui, l'approuve et le seconde. Diégo est la brebis perdue que Dieu m'ordonne de ramener à vous.

—Au nom du ciel ! s'exclama Gaspard en frappant du pied, monsieur le curé, ne poussez point ma patience à bout. Qui êtes-vous après tout, pour résister à ma volonté ? Un pauvre prêtre de campagne, un ecclésiastique qui oublie son devoir pour chercher à défendre son honneur compromis, un hypocrite, je n'hésite pas à le dire, qui sous le masque de la charité, cherche à marier sa nièce avec un riche héritier, pour sortir lui-même de la misère.

—Malheureux ! s'écria le curé en faisant un pas en arrière.

Mais ce ne fut qu'une secousse ; car, reprenant presque aussitôt son sang-froid :

—Vous ne croyez donc plus à Dieu, Gaspard, dit-il, pour vous laisser ainsi aller à insulter ses ministres ? Qui je suis ? Je vais vous le dire. Je suis un de ces hommes qui n'ont point de famille sur la terre, et que Dieu a choisis pour servir de père aux infortunés, pour essuyer leurs larmes, adoucir leurs maux, alléger leurs peines.

Je suis un de ceux qui ont pour mission dans cette vie de se dévouer aux autres, un de ces petits que les grands appellent aux heures où la fortune change, un de ces faibles que les forts réclament au jour où l'horizon s'obscurcit, un de ces inconnus à qui l'on confie les secrets les plus cachés, un de ces médecins de l'âme qui ont pour devoir de guérir les plaies les plus profondes. Qui je suis, don Gaspard ? Je suis celui qui ne connaît ni distinction de richesse parmi les hommes, ni différence de rang parmi les coupables, qui parle aux enfants de l'avenir et du bien à faire autour d'eux, aux vieillards de l'éternité et du bonheur à mériter au delà de cette vie ; je suis celui dont la voie est toute tracée devant lui, sans qu'il veuille ou puisse s'en écarter. Représentant de Dieu dans cette vallée de larmes, toute mon existence se résume en ces mots : aimer, consoler, prier, pardonner. Don Gaspard, vous m'avez offensé. Dieu me défend de me souvenir. Quoi que vous m'avez dit, mes bras vous restent ouverts.

Et en parlant ainsi, le prêtre avait fait un pas vers l'alcade, comme pour l'inviter à échanger un baiser fraternel.

Mais Gaspard demeurait muet, immobile, les yeux baissés, sans vouloir comprendre cette démonstration.

—Vous hésitez, Gaspard, reprit l'abbé, en donnant à sa voix une inflexion plus affectueuse.

—Monsieur le curé....

Le vieillard jeta sur lui un de ces regards qui amoindrissent les plus rudes. Don Gaspard eût cédé peut-être. Mais la porte s'ouvrit à ce moment, et Diégo se montra sur le seuil.

Cette apparition produisit sur l'alcade la même impression qu'eût faite un spectre. Ses traits qui avaient commencé de se dérider se contractèrent de nouveau avec l'expression du plus profond dédain. Il fit un effort pour se contenir, et croisant ses bras sur sa poitrine, il toisa l'arrivant :

—Ah ! c'est toi ! s'écria le prêtre avec joie, croyant que la réconciliation si longtemps espérée allait enfin s'opérer. Approche, mon fils, et embrasse ton père, viens, n'hésite pas...

Le curé n'acheva point.

Diégo s'était avancé vers l'alcade en disant : Mon père !

Don Gaspard, le repoussant brusquement du geste, était sorti de l'appartement :

—Laissez-moi, avait-il crié. Je ne veux rien entendre !

L'abbé Juan avait tressailli. Au moment même où il croyait avoir triomphé de l'orgueil de l'alcade, tout s'écroulait.

A bout de forces, le vieillard s'affaissa sur un siège.

Diégo s'était agenouillé près de lui.

—Vous le voyez bien, dit le jeune homme avec un accent indéfinissable, tout est inutile !

### XIII

#### LE BOUQUET.

A ce moment Roch poussa la porte de l'appartement, et voyant que l'alcade était parti :

—Une lettre ! dit-il en tendant un pli cacheté à Diégo. Le facteur vient de me la remettre pour vous.

Le jeune homme s'était relevé. Il déchira l'enveloppe sans regarder la suscription et lut avec avidité. Ses traits palirent. Il eut un cri :

—Je pars demain, fit-il ; le sergent m'annonce son arrivée dans la matinée.

—Demain ! s'exclama le vieillard.

Puis, comme s'il se fût arraché à un songe : —Nous n'avons donc plus une seconde à per-

dre. Va, Roch, cours, sors le Linot de l'écurie, apprête mes habits de voyage, un petit sac de provisions...

L'entrée de Marie l'interrompit.

—Vous parlez de partir en voyage, mon oncle ? dit-elle alarmée.

—Il s'agit moins d'un voyage que d'une course obligée de quelques heures ; tout au plus serai-je absent jusqu'à demain.

—Mais il va faire nuit.

—Je connais les chemins, et puis j'ai Dieu pour guide. Je suis vieux, il est vrai, mais il me reste encore assez de force pour remplir mes devoirs.

—Et vous allez, mon oncle !

—A Salamanque. J'y ai gardé quelques vieux amis d'autrefois. Ils m'aideront à réaliser mon dessein. D'ailleurs n'ai-je pas à épuiser la dernière ressource pour mettre fin à tes larmes, ma pauvre enfant ?

—Ah ! mon oncle ! cette fatigue, à votre âge...

—La foi déplace les montagnes, Marie.

—Je n'oublierai jamais ce sacrifice.

—Puissé-je réussir ! Adieu. Espère et prie.

Roch, qui était sorti pendant cette conversation, attendait au pied de l'escalier, tandis qu'il passait machinalement la main sur la tête grave et pensive de son frère de lait.

Le bon Linot ignorait les chagrins de la maison ; aussi sa joie faisait-elle contraste avec la tristesse générale ; il se croyait obligé de sourire à son maître, et pour son contentement montrait toute la rangée de ses grandes dents.

Le Linot n'était plus jeune à cette époque ; les années s'étaient écoulées pour lui à peu près sans qu'il s'en fût aperçu, ayant toujours eu même litière et, sauf quelques rares exceptions, même vie douce et oisive. Cependant avec l'âge il lui était venu un peu de réflexion. Il n'était plus étourdi et folâtre comme au temps où il galopait dans les communaux ; sa marche s'était alourdie, ou plutôt il ne posait plus les pieds à terre qu'avec précaution, comme s'il eût compris les lois de l'équilibre.

Il menait, depuis qu'on ne lui donnait plus la clef des champs, une existence monotone entre les quatre murs de son écurie. Mais les souvenirs de son jeune temps lui revenaient vite quand un rayon de lumière lui caressait les naseaux. Alors il passait sa vieille tête par-dessus la porte dans laquelle il donnait un coup de pied, et sortait philosophiquement pour faire le tour du village, sûr d'avance que personne ne l'arrêterait au passage.

Une fois dehors, il tondait à sa guise l'herbe des prés qui bordaient son chemin, et ne rentrait au logis, l'hiver, qu'aux derniers feux du soleil couchant, l'été qu'aux premiers sons de l'Angelus. Aussi ne revint-il pas de son étonnement quand Roch, son tendre ami, son frère de lait, pénétra dans l'écurie, lui attacha la lourde selle sur le dos et lui mit sur la tête tous les ornements qui sont le signe de la servitude et qu'il aimait mieux voir pendus au mur, étant de sa nature assez humble pour ne pas aspirer aux vanités qui s'expiant toujours.

Le pacifique baudet, en voyant ces préparatifs de voyage, se disait à sa manière :

—On s'en va ; donc il doit se passer quelque chose.

Quant à savoir ce qu'était ce quelque chose, sa pénétration n'allait pas si loin ; il aurait bien voulu que son ami Roch, d'ordinaire loquace, lui donnât à ce sujet quelques explications, mais le sacristain était ce jour-là d'humeur sombre et le pauvre bourriquet avait beau montrer les dents, Roch le laissait tout entier livré à ses doutes et à ses dispositions.

(A suivre.)